

Entrevue avec Abel Ferrara **La voix du Bronx au coeur de la steppe**

Anne-Christine Loranger

Numéro 325, janvier 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loranger, A.-C. (2021). Entrevue avec Abel Ferrara : la voix du Bronx au coeur de la steppe. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 26–27.



Entrevue avec Abel Ferrara

ANNE-CHRISTINE LORANGER

Né au cœur du Bronx, cinéaste new-yorkais par excellence, Abel Ferrara est une légende du cinéma d'auteur, des personnages déjantés, ivres et camés à l'os. Sobre depuis maintenant sept ans, il expérimente avec un nouveau cinéma, plus mystique et parfois magistralement cinglé. Séquences l'a rencontré à la Berlinale pour Siberia, qui faisait partie de la compétition officielle du festival.

Anne-Christine Loranger: *Vous avez tourné tant de films avec Willem Dafoe, et quand vous tournez avec de si grands acteurs, vous voulez aller toujours plus loin. Que vouliez-vous obtenir de lui dans ce film ?*

Abel Ferrara: Vous savez, j'écris, parce que je suis aussi l'écrivain du film. J'écris en tant que réalisateur, pas comme certains pourraient le penser. Nous sommes ensemble et avec l'équipe depuis un bon moment. Nous tournons en Italie avec cette équipe depuis... Putain... Seize ans ? Je connais le potentiel, je sais ce que nous pouvons faire. J'essaie juste de nous mettre dans le meilleur esprit pour tourner. Les choses que nous faisons tous bien, les choses que nous aimons faire. Je ne transpire pas sur une histoire. Je sais que je dois rebondir sur le film. J'ai un accord avec mon équipe : nous allons faire un voyage fou, vous savez, et c'est déjà écrit. Que ce soit *Alice au pays des merveilles* ou le putain de *Magicien d'Oz*. Tu commences devant la maison et tu vas finir derrière. Tu descends en bas, tu vas remonter. Tu perds le film, il va revenir. Donc, j'ai ça, je le sais. Je sais dans mon esprit ce qu'est un film de 90 minutes, ce qu'il doit équilibrer, et comment je l'aime. J'essaie

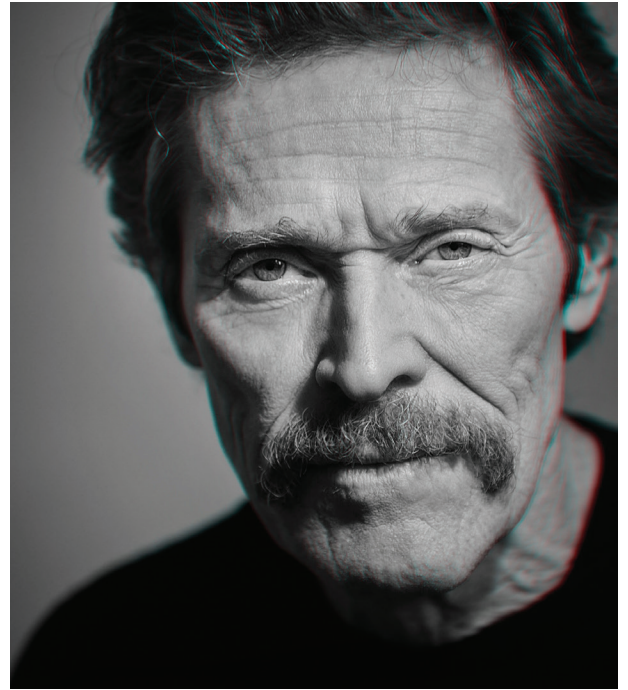
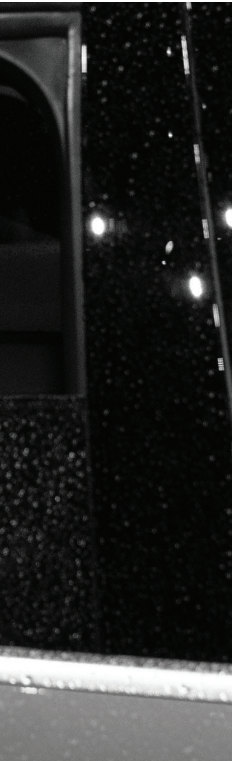
juste de trouver des endroits qui vont nous mettre au défi, qui vont nous donner quelque chose dans lequel nous pouvons peut-être exceller ou dans lequel nous pourrions échouer. Sortir de la zone de confort, pas seulement sortir de la zone de confort, juste trouver quelque chose d'autre. Nous filmons dans les rues, dans les bois, dans la nature. Je parle du désert, de la neige. Des arbres, des chutes d'eau, de tout ce qu'on filme là-bas [en Sibérie]. Des animaux ! C'était ça le truc, je voulais vraiment filmer des animaux.

Vous étiez vous-même hors de votre zone de confort. Vous avez tellement tourné dans le Bronx et maintenant vous vous retrouvez dans la nature sauvage, dans une grotte. Quand je vois les démons dans la grotte, je me demande... Est-ce que ce sont vos démons ?

Ce sont mes démons. Je veux dire... Ils sont à moi, ils sont à lui, ils sont à vous ! Le truc de la grotte, c'est que... Le père est médecin. Nous avons tous une relation avec notre père et cela, c'est la clé. C'est de là que vient l'idée de la médecine dans ce film. Cette grotte parle de la patience, de la douleur, de la souffrance, le père était le grand chirurgien. De l'autre côté, il y a la magie. Toute cette histoire de croire ou non à la magie noire et à ce genre de choses. Il s'agit de l'autre facette de la médecine.

Vous parlez de votre film Tomasso (2019) et de la méditation, de la spiritualité... Ce film semble beaucoup parler de cela, de l'élargissement de vos propres horizons, d'une certaine manière. Vos propres pratiques spirituelles, comment s'articulent-elles autour de ce film ?

« Il [le personnage de Tommaso, joué par Willem Dafoe] est un grand yogi. Il pratique deux heures par jour. Alors comment le film ne pourrait-il pas être centré sur cela ? En gros, cela informe chaque cadre dans lequel Willem était, sa façon de marcher, de se déplacer, de se comporter, tout ce chemin spirituel. »



La voix du Bronx au cœur de la steppe

Parce qu'elles existent, vous savez. Il [le personnage de Tommaso, joué par Willem Dafoe] est un grand yogi. Il pratique deux heures par jour. Alors comment le film ne pourrait-il pas être centré sur cela? En gros, cela informe chaque cadre dans lequel Willem était, sa façon de marcher, de se déplacer, de se comporter, tout ce chemin spirituel. Pour nous, cela fait seulement sept ans que nous filmons sans drogue ni alcool. Nous sommes encore au début de la sobriété.

Est-ce aussi un processus de découverte de faire des films sans drogue et sans alcool ?

Nous découvrons, vous savez, nous découvrons ce que c'est.

Tommaso a également été influencé par un livre de Carl Gustav Jung. Il s'agit aussi de trouver des moyens d'explorer vos propres images subconscientes et des rencontres dans votre propre esprit.

Jung est la clé pour nous. Il a été la clé pour *The Driller Killer* (1979). Son livre sur la schizophrénie a été le livre de référence pour ce film, aussi fou que cela puisse paraître. Il nous plaît, ce mec! Pour *The Red Book* (1994), nous sommes allés le revisiter aussi. Vous savez l'idée d'un thérapeute qui accepte en gros le fait qu'il est aussi malade que ses patients et qui part en voyage pour essayer de trouver une putain de croyance. Jung est aussi un élément du programme de rétablissement. Il a été adopté par certains des premiers membres. Il a lu des choses sur la sobriété et la spiritualité, sur la façon de devenir sobre.

J'ai lu que l'origine du projet était aussi l'idée de découvrir si on est capable de visualiser les rêves. Je me demandais, à propos de ce point de départ, si vous avez le sentiment d'avoir réussi.

Je veux dire, je suis une réussite, mais nous essayons d'ouvrir les portes dans la façon dont nous filmons les choses. Les rêves représentent un tiers de notre vie, n'est-ce pas? Si une chose peut exprimer cela, ce sont les films. Mais cela, ce ne sont que des choses que l'on se dit pour aller tourner. Vous voyez ce que je veux dire? Quand je dis, c'est un rêve, c'est un souvenir, c'est en train de se produire, vous savez que nous essayons de déterminer sur quoi nous devons nous concentrer, où mettre la caméra, où les acteurs vont être. Que signifie un ours? À quoi ressemble-t-il? Je veux dire, nous avons fait parler le poisson de la fin, c'est un miracle que nous ayons pu faire ça! Pas de CGI [computer-generated imagery], rien, il gelait, il y avait un blizzard et nous avons fait parler un poisson! C'était dingue, mais on a réussi à le faire parler!

Je suis fascinée par l'iconographie religieuse dans vos films. Ici, vous semblez avoir fait la transition vers la magie, vers des forces plus élémentaires, plus brutes dans la façon dont elles sont tournées dans cette lumière verte, glauque. Pour moi, c'est comme un Archipel du Goulag intérieur. On va d'île en île en visitant ces entités, ces alter ego... Mais votre perception à vous, c'est quoi ?

Wow! Vous avez tout compris. Putain! C'est magnifique ce que vous dites! Je ne pourrais mieux dire! ▲

1. Abel Ferrara à la 70^e Berlinale, le 24 février 2020

2. Abel Ferrara (crédit photo: Jens Koch pour la Berlinale)

3. Willem Dafoe (crédit photo: Jens Koch pour la Berlinale)